

Ludovic Degroote

Une anthologie personnelle 2020

Série bibliothèque portative de poésie, n°8

Pas de bout, pas aux choses, pas à soi, peut-être pour ça qu'on va sur la digue, on regarde la mer, les falaises, les villas, à la fin on revient, on attend de recommencer, au milieu de la vie qui passe.

La digue ça ne mène nulle part, ça n'engage à rien, on regarde la mer, et puis on s'en va ; les yeux naturellement sont portés là plus qu'aux villas ; où il n'y a rien l'œil ne tombe pas, ça nous laisse d'abord à nous-même.

Les choses souvent on croit qu'elles sont là pour nous, qu'on a d'elles une mémoire, un regard – on est séparé de tout, les choses tiennent sans nous, c'est pour ça qu'elles n'ont pas de bout.

On passe, on marche, on avance, moments posés les uns près des autres, on ne s'en rend pas forcément compte, les pensées naissent et meurent, elles glissent sans qu'on soit toujours là, ou bien c'est nous qui glissons, à côté, ou bien non, ça se fait comme ça, en dérive.

Sous le ciel, neutre, froid, calme, durant dans le silence, comme s'il ne restait plus qu'une enveloppe.

On sait que c'est là, évoluant entre la gorge et l'estomac, ça bouche ce qui à l'intérieur demande à respirer. Ça n'empêche pas de vivre, ça donne juste un goût aux choses, on finit même par croire qu'on s'y fait.

Pas de sens pour faire la digue, on commence n'importe où, pas de fin, on en fait des bouts, des pans, tout y paraît sans histoire, sans mémoire, disloqué comme les choses sont en nous, avec de grands pans de vide séparés comme des digues.

Les paysages sont intérieurs. On ne connaît pas la souffrance des autres, on se contente de soi. Ce qui rend lourdes les choses s'est perdu au fond et ne pèse plus. Demeure le poids de notre présence face au monde, ce qu'on pèse soi-même sur ses propres épaules.

Peu d'étale des choses, de transparence entre elles, rien qui tienne hors de notre regard, la digue on la fait hors de tout, ça n'est qu'au-dedans que les choses apparaissent, par pans, par bouts, et c'est de là qu'on les croit isolées, alors que les espaces ne sont disloqués qu'en nous.

C'est la mer à gauche quand on va à la Pointe aux Oies, à droite ce sont les cabines, les villas, les immeubles récents, et puis aussi le Grand Hôtel, les choses, ça arrive, on ne les voit plus, on croit les savoir par cœur, on n'écoute plus rien.

(...)

(*La digue*, Editions Unes, 1995)

ils pensent à nous

ils ont des visages

même ceux qu'on n'a pas connus

tâchent de se tourner vers nous mais

avec la poussière dans l'air à cause du temps

je ne vois pas bien

ce sont les détails

ils bougent

*

et cette pâle figure qui tranche

ne reviennent pas

je les sens pourtant en moi

travaillant à leur terre

déchaussant leurs dents

chacun de leurs gestes par l'intérieur lent loin

toujours si loin

si lourd

*

nous portent sans effort car nous pesons d'abord à nous-mêmes par notre vie

gardent d'ailleurs leur langue pour eux

j'ai de la peine à les comprendre

peine autre peine

quand on partira nous aussi

on prendra place

bouche et dents pieux

au cœur des restés

*

ils pensent :

notre attitude se fige

et nous n'avons presque plus d'œil

le peu de regard qui nous reste est intérieur

et nous sommes encombrés de ceux qui nous ont précédés

(...)

(Pensées des morts, Tarabuste, 2002)

Le monde éteint d'avant

Plus jamais comme avant rien ne sera jamais plus comme avant tu sais le monde d'avant guerre c'était un autre monde nous ne vivrons jamais plus comme vivaient mes parents et leur représentation du monde est morte avec ce temps qui a disparu qui s'est éteint, ils avaient des facilités et leur vie cependant n'était pas toujours facile, les enfants passaient beaucoup plus de temps à mourir qu'aujourd'hui, on ne projetait rien d'un nouveau-né, on priait pour qu'il continue à vivre, tu sais on ne peut pas se représenter ce que c'était, tous les gens qui ont vécu avant-guerre te le diront, il fallait beaucoup moins d'argent, et même les gens riches dans les petites villes ou les campagnes vivaient chichement, ils économisaient, ils ne sortaient guère de chez eux, ils rapiéçaient. Plus jamais comme rien avant ne sera plus, le temps semblait comme écrasé, et pourtant ma mère a été portée dans ses bras par une femme qui était née sous la Révolution, l'histoire aussi s'écrase, tu diras ça à tes petits-enfants en 2030, ma grand-mère que j'ai connue a été portée dans ses bras par une femme qui était née sous la Révolution, le temps s'écrase il n'y a rien de nouveau là-dedans, ce n'est pas le même temps, il ne s'écrase pas de la même façon. Comment veux-tu garder cette mémoire de tout ce qui a disparu et de nous qui allons mourir, qui passons toujours à côté des autres comme de nous-même, qui n'en finissons pas d'errer un peu à la façon des enfants morts, de notre propre mémoire que nous ne pouvons pas construire et de tout ce passé qui se détériore depuis notre enfance ? Comment veux-tu garder cette hantise de ce qui va et se défait et s'ajoute à ce qui se défait comme un long et régulier délabrement ? Mon père avait trouvé sa vie dans l'action, il avait construit des principes, je ne crois pas qu'il avait une philosophie des choses, il avait des convictions, mais tu me demandes tout ça que veux-tu que je te dise, nous avons tous disparu sans le savoir et la distance qui nous sépare des choses est d'autant plus cruelle, même toi qui alignes tes mots tu ne retardes pas un instant le temps de mourir, le temps de t'écraser dans l'histoire, et de passer définitivement au passé.

Les guerres loin du front devenir officier mieux vaut ne rien savoir

Les guerres loin du front devenir officier mieux vaut ne rien savoir, chacun fait sa guerre, non, tu ne peux juger les gens toi qui n'étais pas là, qui n'as rien connu de tout cela, qui n'as pour toi que de petites idées rapides et théoriques, ah c'est facile de dire qu'il aurait fallu faire autrement quand on vit à une époque où il n'y a rien à faire, où les choses se sont comme distendues et où on se perd à cause de la disparité des espaces. Nous on ne connaissait la lune que de nom et on n'avait que nos vies, à peine dépliées, avec nos petits morts qui venaient chaque jour s'adosser un peu plus à nos bouches, qui occupaient l'espace de la rue et celui du lendemain, on ne savait pas bien les choses, on avait juste nos peurs, la peur des rouges, la peur des boches, la peur de tout ce qui pouvait changer un monde trop vite pour nous, comme si ça n'avait pas été possible de s'adapter, parce qu'au fond il faut au moins une vie pour passer d'un monde à l'autre, et qu'en vieillissant ce qu'on souhaite c'est pouvoir se calfeutrer davantage pour durer un peu plus. Alors l'histoire et la lecture qu'on fait des événements après coup c'est tellement facile, et bien sûr que j'aurais dû réclamer Verdun en 16, bien sûr que j'aurais dû refuser de travailler à la préfecture d'Annecy en 40, bien sûr que j'aurais dû descendre dans la rue en 68, mais chacun on est resté chez soi si on le pouvait, comme on le pouvait. Moi ça m'allait bien de devenir officier, il leur a manqué un je ne sais quoi de lucidité en ne me promouvant pas dès 15, les enfants, ma petite Lucie, Suzanne qui allait mourir, tout cela avec les souffrances qu'on avait reçues, ma naissance, mon beau-père, devenir officier ça ç'aurait été une guerre réussie, mes beaux-frères au front, les amis, ceux qui sont morts très vite, Poelkappelle, l'évacuation des blessés, Valérie qui soigne à tour de bras, la maison occupée, devenir officier puisque personne n'avait voulu que j'aie me faire tuer à Ypres, à Verdun ou à Hazebrouck, cela aurait fait ma guerre, de loin de près tu me comprends mieux vaut parfois ne rien savoir, les choses sont si compliquées de ces petits ressorts individuels qui font qu'on ne rebondit pas toujours pareil qu'aurait voulu l'histoire, il aurait voulu devenir officier c'était sa guerre et il l'a ratée, moi ce que je ne voulais pas c'était partir au STO, le tout c'était de trouver un emploi, tant mieux si on était huit à faire le travail de deux, c'est ça qui nous a permis de rester en France, alors qu'on en voyait qui partaient tous les jours en Allemagne pour le STO et ça on n'aurait pas pu, c'est vrai qu'on n'a pas pris le maquis on a essayé de vivre tranquillement en échappant aux dangers qu'il y avait partout, on était coupé de tout, tu ne peux pas savoir et puis qu'est-ce que ça fait, qui va vivre avec ça dans sa tête, c'est facile de dire aujourd'hui qu'on a été pas salauds pas courageux, qu'on s'est tenus à cette neutralité de façade, qu'on a simplement cherché à sauver sa peau, et que notre seule résistance c'était d'espérer, d'avoir des nouvelles des uns, des autres, de nourrir les plus jeunes, de consoler ma mère, de joindre Hazebrouck, puis ça a été d'écouter Radio Londres, de se taire, de faire semblant d'ignorer ceux dont on savait qu'ils étaient passés dans l'armée secrète, la vie était toute dure comme ça, qui va vivre avec ça dans la tête, qui est-ce qui a traîné dans son histoire, tu te rendras compte que même mort sans honte et sans regret on manque toujours de consolation.

et nous croyons que c'est un effondrement sur la route alors qu'il ne s'agit que de notre propre effondrement à venir

nous voyons cet effondrement du monde comme s'il était séparé de nous alors qu'il ne s'agit que de notre propre effondrement – nous sommes séparés du monde

peut-être est-ce quelque chose du monde qui ne vient jamais jusqu'à nous

et nous laisse désemparés et meurtris

d'être un peu plus au bord

nous n'avons pas de solution

nous ne pouvons que mourir d'être là

et prendre dans cette disparition l'élan de monter jusqu'à nous

*

je regarde les effondrements

je crois que je suis seul à les voir

ainsi allons-nous chacun à son bord

nous n'allons pas plus loin

ce doit être une question de vertige

*

nous ne pouvons réduire la durée que dure notre vie

quels que soient les élastiques que je me mets dans les yeux

je ne réduis pas le temps

je ne me réduis pas

il n'y a rien à résoudre

*

(...)

trop de corps vous tue

nous sommes une maladie moderne

c'est devenu tellement difficile de se porter sur un seul objet

on passe à autre chose

on ne sait pas très bien où on en est

ni où ça va

ça n'empêche pas de suivre les dérapages

où on se sentirait bien

d'être un peu en vertige

nous ne sommes que nous-mêmes

*

ici je passe ailleurs

le temps d'attendre ce qui vient

et si rien ne vient

je passe ailleurs

le temps d'attendre

ça semble si facile

*

(...)

je marche dans le monde

et j'ai mal aux pieds

le monde aussi me fait mal

je ne sais pas quoi faire

si ça peut s'arranger

avec les pieds

*

je les pose sur le sol

immobile et continué

à cause des pieds qui ne bougent pas

j'ignore ce qui brûle

je les ôte

et c'est pareil

*

(...)

on ne peut pas dire qu'on traîne des pieds autrement qu'en disant le poids qu'on traîne par exemple je traîne les pieds et je ne peux taire le poids qui les traîne

d'où que

on le voit bien

sans vous les pieds

c'est comme ne rien dire

ici j'ai froid

j'attends que cela pénètre

au bout de moi-même

je ne peux rester plus longtemps

*

ils marchent, et dans leur présence imposent au corps de se rétrécir comme s'il se résumait ou s'anticipait en eux

ils ne résument rien qu'eux-mêmes

ils n'anticipent rien

notre cerveau pour eux vient en seconde position

nous y demeurons comme ailleurs

*

ce soir j'aurais voulu écrire sur mes pieds

je les regarde

je ne vois rien

nous avons tant de peine à rester ensemble

ils sont partis devant

sans m'attendre

et sans attendre le temps qui suit

(...)

(Le début des pieds, Atelier La Feugraie, 2010)

chacun nous vivons avec des polyphonies intérieures auxquelles nous n'accédons pas toujours, comme si nous demeurions seulement à l'écoute de nous-mêmes au lieu de nous ouvrir aux paroles qui nous traversent et que nous ignorons le plus souvent

car il nous est difficile d'ôter le masque où nous vivons, à cause des peurs qui brûlent notre visage et de l'impossibilité que ce serait de vivre tel que nous sommes, dans une chair à vif hideuse et brutale

peut-être ne meurt-on pas chacun pour soi, mais les uns pour les autres, ou les uns à la place des autres, puisque dès qu'elles tombent des voix tombent en nous

voilà parfois qu'on découvre sous la sienne une telle voix, non pour faire un travail de deuil, expression idiote dont l'apparence laisse entendre qu'on puisse l'effectuer, c'est-à-dire s'en défaire, quand il aurait été habilement réalisé, et truquée, car on ne fait rien dans un deuil qui ne fasse que la douleur vous fasse, à travers la combinaison du temps qui passe et du temps qu'en vous cette douleur a figé

godeleine ma petite sœur c'est ainsi que je te rejoins, chaque jour de ma vie, en la peuplant des peurs qui l'assassinent, je ne peux faire autrement, et chaque fois que j'essaie ça ne dure qu'un instant, un instant d'oubli, tu as grandi au milieu de mes peurs et ne les as jamais cachées, pas plus que tu es venue me prendre par la main comme lorsque j'étais petit pour me rassurer, me dire que tu étais là, tu m'as laissé seul et depuis que tu es morte je vis seul au milieu de mes solitudes

comme il nous est difficile de nous empêcher de vivre, nous nous arrangeons de spirales pour nous contenir et franchir ce que nous pouvons du temps qui nous franchit, nous ne sommes pas exactement défaits, car nous sursoyons, et lorsque je dis que nous sommes défaits, sans doute est-ce trop rapide, ou imprécis, mais il est difficile d'entrer dans les détails de ce qui se défait de nous à mesure que nous avançons, non que nous nous dépouillions de nous-mêmes, mais parce que nous nous laissons tomber par morceaux, or c'est à peine des fragments qui apparaissent, si lointains et peu identifiables qu'il semble que ce n'est rien

toi tu es tombée d'un bloc et ta chute a emmené tout ce que tu avais à portée de main

dans ta main la mienne, une main de sept ans qui ne peut imaginer que tu la lâches, tu comprends pourquoi je n'ai jamais pu te quitter, je tenais tout entier dans cette main, comme certains jours dans ta mort j'ai l'impression de tenir tout entier, quand je pense à toi je dois cesser de grandir, sauf qu'il y a la vie, et que j'ai l'âge impossible d'être ton père, l'âge impossible de me sortir de nous, puisqu'avec le temps long et la dilatation qui l'accompagne tu es passée dedans, tu me fais vivre

donc j'écris de ma main perdue

(...)

(*monologue*, Champ Vallon, 2012)

dans cette réduction où chacun se tient

contre le bruit de sa disparition

nous allons seuls

avec notre solitude

*

je ne sais ce qu'on sauve

sinon la respiration

qui respire malgré nous

on se manque

*

je ne sais pas non plus ce qui avance

j'étais né avant moi

dans une mémoire qui ne m'attendait pas

je me suis construit par effacement

*

c'est ainsi que nous vieillissons

en passant d'une absence à l'autre

aucun de nos âges ne meurt

sans nous

*

(*sans nous*, La Canopée, 2012 ; *si déconsu*, Unes, 2019)

que dire d'un homme défait de toute idée de suicide que son immobilité placerait dans la possibilité de sa mort ? que dire d'un homme qui calculerait cette immobilité de sorte qu'elle soit transformée en un geste artistique ? et que dire d'un homme qui offrirait dans ce geste une émotion qu'il chercherait à transmettre à ceux qui ne peuvent l'éprouver ?

.

on pourrait dire que c'est un fou – il ne l'est pas – ou un illuminé – il ne l'est pas – ou un mystique – il ne l'est pas - : ce n'est qu'un homme, comme vous et moi, qui aime la vie, mange, boit, a une famille, des personnes qui lui sont précieuses, des goûts des dégoûts, qui pense à hier ou demain, et se prépare autant qu'il peut à ce qui deviendra le présent

nous allons tous au présent : c'est la rançon de la vie ; mais pour un tel homme, plus que pour moi, certains présents l'obligent à risquer ce qu'il est : ce n'est pas dans le principe de ce risque qu'il m'éblouit, car le premier suicidé ferait mon affaire, mais dans la conscience avec laquelle il se risque à ce risque, or pour avoir cette conscience, je suppose qu'il faut se débarrasser de soi autant qu'être en soi tout entier : s'oublier pour être pleinement soi

je ne peux dire de lui rien de plus que je ne pourrais de quiconque, je ne l'ai jamais rencontré, je sais qu'il parle peu, et je suppose que ce n'est qu'un homme, avec ses histoires d'homme, son amour, son espoir de durer dans un temps qui le dévore

cependant, je ne trouve rien qui puisse nous ressembler, ni même nous rassembler ; sans doute est-ce ce paradoxe qui fait de lui quelqu'un qui m'éblouit : je vois le commun qui est en lui et dans ce commun j'ai l'impression que je ne peux pas plus l'atteindre que ceux autour de moi ne peuvent l'atteindre : dans ce commun-là il est hors du commun

(josé tomás, Unes, 2014)

d'ici je vois la mer

je vois toujours la mer

qu'ici soit ailleurs

elle se déplace

par le fond de mes yeux

*

mer ou digue ou barque

dans ces mots le vent

des images vaines

soulevé pour qui

le poids à peine

de ce qui est enfoui

*

par-dessous la mer étale

le dépôt de ce qui a passé

silence minéral

volume inerte

trous de vie

*

on arrange les surfaces

pour dire qu'on est là

un pied sur le béton

trajet simple des pas

qui nous soustrait à nous-mêmes

*

(...)

(*d'ici*, Atelier des Grames, 2016 ; *si déconsu*, Unes, 2019)